

LE PIONNIER DU VERCORS

ORGANE DE L'AMICALE DES PIONNIERS DU VERCORS

N° 2 - Année 1946

7 francs

*Des ruines à
relever.*

*Et aussi à ne
pas oublier.*

*Ce luxe coûte
un peu cher.*



De l'Union des Résistants

Dans un récent journal local, nous pouvions lire en manchette le récit des pénibles incidents d'ordre pécuniaire, concernant d'anciens résistants ou combattants (la D.G.E.R. d'un côté, les Anciens Combattants de l'autre). Ces malversations risquent, si nous n'y prenons garde, d'atteindre, par ricochet, toutes les organisations de résistance.

Le public, assez enclin à généraliser, pourrait, si nous n'y prenons garde, mettre rapidement en doute l'honnêteté de tous les dirigeants de nos organisations de Résistance.

Il convient d'abord de remarquer que ces scandales ne concernent pas les organisations purement résistantes, C.A.D., émanant du patriotisme du peuple et unies sur le sol de France.

Il est d'ailleurs certain que les chefs des organisations impliquées dans ces scandales n'ont pas été élus par ceux qu'ils commandaient. Ils ont été imposés par l'autorité ou ils se sont imposés. De tels chefs sont forcément inaccessibles et incontrôlables. Comment voulez-vous qu'en ces conditions, un modeste mais glorieux combattant puisse contrôler les agissements de tels dirigeants « nationaux ».

Il peut quelques fois prendre connaissance d'un vague rapport ou compte rendu rédigé « là-haut » cependant que ces messieurs les « nationaux » mènent dans la capitale une existence facile et agréable. Le malheureux combattant s'étonne et s'impatiente de voir ses intérêts si mal défendus.

Nous, authentiques résistants, nous suivrons les dirigeants que nous avons choisis parce que nous les connaissons bien, parce qu'ils nous ont commandé dans la bataille, parce qu'ils ont souffert et lutté à nos côtés.

N'est-il pas plus aisé de prévenir que de guérir. Un jour viendra, et nous le souhaitons ardemment, où tous les vrais résistants ne formeront qu'un seul corps afin de ne pas encourir le risque de nous voir une tête méconnaissant nos aspirations ou oublieuse de nos intérêts, parce que inaccessible et inconnue, commençons à créer localement une atmosphère d'amitié confiante entre tous les Résistants ; encourageons et apportons toute notre sympathie aux camarades qui, bénévolement, sur le plan local, cherchent à créer cette union. Mais de grâce, ne montons pas plus haut sans s'assurer des bases solides, quitte à les édifier pierre par pierre.

Nous pouvons conclure que devant les nombreuses circulai-des qui nous inondent tous les jours et qui se rapportent à la création de groupements nationaux qui veulent réunir en leur sein tous les Résistants de France et de Navarre, il est nécessaire de garder pour l'instant une réserve prudente.

Lorsque, sur le plan local nous serons solidement unis, lorsque le ciment, laborieusement et amoureuxment travaillé, aura subi avec succès l'épreuve de résistance après séchage, alors seulement nous pourrons nommer des délégués régionaux et connus qui devroot nous représenter dans la capitale, des délégués en qui nous aurons toute confiance et qui sauroot défendre nos intérêts vitaux.

L'union doit se faire par la base et non par le sommet.

M. SAVARD.

COMMEMORATIONS ou... SIMAGREES

Les semaines d'été qui approchent vont ramener devant nous le souvenir des jours tragiques du Vercors.

Commemorations intimes pour chacun de nous. Quel est, en effet, le camp, la section, le G.F. qui n'a pas son histoire, son combat livré, son coup de main réussi et aussi son coup dur et ses morts ; tout un flot de souvenirs, autant de moments intenses et parfois épiques qui reprennent vie et dont on aime à s'entretenir : c'est humain. « Tiens cela fera 2 ans demain que... Te souviens-tu, à cette date ?... » Et le film se déroule. On parle des vivants, on évoque ceux qui ne sont plus, on vibre au rappel des combats soutenus ensemble, on demeure un brin rêveur au souvenir d'un bon camarade disparu, on est fier d'avoir vécu de tels moments.

Commemorations officielle aussi. Presque chaque commune a la sienne ; chaque coin de notre Vercors, comme chaque coin de notre France a un geste héroïque à célébrer, des fils tombés à honorer, des atrocités à ne pas oublier, des ruines, témoins permanents des combats livrés et de la barbarie nazie. Et à cette occasion, discours et gerbes sont à l'ordre du jour. On renouvelle le récit de la lutte contre l'opresseur, on exalte le patriotisme, on rappelle le sacrifice des morts et les devoirs qu'ils nous ont légués. Et tout cela est bien.

Mais attention ! s'il ne s'agit dans tout cela que d'exhumer périodiquement des souvenirs, afin de ne point les laisser sombrer trop vite dans l'oubli, si tout cela n'a pour but que de faire courir sur l'échine un frisson de fierté au rappel des « temps héroïques » (et pour cela peut-être suffit-il d'aller voir quelque actualité sur l'écran), s'il ne s'agit que de cela, vaut-il la peine de déployer toutes ces simagrées ? Non !

Si nous commémorons Saint-Nizier, Vassieux, Valchevrière, en un mot le Vercors, ce ne doit pas être pour brasser des paroles aussi vaines que grandiloquentes, mais bien pour rappeler, à cette occasion, des valeurs et des engagements.

Car enfin, dans l'histoire du Vercors il y a autre chose qu'une

aventure. Le Vercors (comme tant d'autres résistances) a été forgé pour défendre des Valeurs. Et il n'est pas vain de le rappeler, comme il n'est pas vain de rappeler l'esprit dont nous nous réclamions tous alors et qui savait si bien nous unir.

Peut-être certains estiment que tout cela n'est que sentimentalisme et qu'il est sot de se référer à un esprit passé. Ne serait-ce pas plutôt faire preuve de bien peu de logique et de réalisme que de perdre si vite le sens d'un geste qui n'est pas tellement lointain et qui revêt une certaine envergure. Ce serait un peu cher de se payer le luxe d'une somme aussi considérable d'efforts, de souffrances, de ruines et... de victimes, pour le seul plaisir d'une commémoration annuelle dont le cortège des quelques 800 morts se passeraient volontiers.

Nous voulons commémorer les événements du Vercors, mais c'est afin de rappeler à nous-

mêmes d'abord, à tous ceux qui veulent entendre ensuite, pourquoi notre lutte, pourquoi ces ruines, pourquoi ces tombes encore fraîches, pourquoi ces veuves et ces orphelins. Les morts nous ont légué des devoirs. Voilà une phrase banale. Elle n'en est pas moins vraie.

Songeons à tante de jeunes vies sacrifiées. Eux aussi ils auraient aimé vivre, tous ces hommes qui sont tombés et ils ne sauraient que faire de nos hommages qui s'affubleraient d'une singulière hypocrisie si nous ne commençons par travailler dans le « Royaume des vivants », conséquents avec nos engagements d'hier, à redonner à la France sa vitalité et à tous les Français la fierté et le bonheur de vivre libres et en paix.

C'est pour cela que le Vercors a existé. Il ne faut tout de même pas l'oublier.

M. SERRATRICE.

CONDOLÉANCES

Le Bureau Central se faisant l'interprète de tous les Pionniers, adresse ses plus sincères condoléances au camarade Louis Brun, à la suite de l'échec subi lors de la rencontre qui opposa, le dimanche 28 avril 1946, à Pont-en-Royans, les « Vétérans de la vieille » à l'équipe I de rugby.

Des succès flatteurs, remportés contre l'équipe II, avaient permis au capitaine Brun d'espérer une envolée vers la gloire sportive. Mais hélas, ses jeunes administrés, peu soucieux de respecter l'âge mûr et l'autorité, se sont précipités vers les buts de M. le maire qui a encaissé 12 points sans pouvoir en rendre un seul et qui, malheureusement n'a pas encaissé que les 12 pts. Car on le vit, après le match et durant toute la semaine suivante, traînant une jambe démécureusement allongée et un corps meurtri. Ses coéquipiers, certains longs et secs comme des échalas, d'autres volumineux et

ronds comme des bombonnes, avaient pourtant fait de leur mieux en trotinant au secours de leur capitaine, toujours menacé par 3 ou 4 jeunes qui paraissaient avoir un compte à régler avec lui.

Mais hélas, rien n'y fit, l'équipe qui comptait plusieurs grands chefs fut battue.

Une compensation fut offerte aux vétérans, le soir à l'hôtel Bonnard. Ils profitèrent de l'occasion pour donner à leur tour une leçon aux jeunes. Grisés par leur victoire sur le terrain et par des libations prétentieuses au début du banquet, les blancs-becs cédèrent le pas aux anciens qui firent voir qu'ils étaient capables de tenir jusqu'au bout.

Nous renouvelons au camarade Brun et à ses équipiers, l'expression de nos condoléances de sportifs et nos sincères félicitations pour le rétablissement opéré dans la soirée.

Allo !

ICI BUREAU CENTRAL

Le président de l'Amicale a posé aux autorités militaires diverses questions concernant les soldes dues aux membres F.F.I.
Voici les textes des lettres échangées :

Grenoble, le 29 mars 1946.

Le Président de l'Amicale des Pionniers
à Monsieur le Général
Commandant la 8^e Région Militaire,
Gouverneur Militaire de Lyon

Mon Général,

J'ai l'honneur de vous exposer ce qui suit :

Je suis saisi de nombreuses réclamations d'anciens combattants du Vercors qui me demandent d'intervenir auprès des autorités militaires pour obtenir le paiement des rappels de solde dus pour le temps passé au maquis.

A ces intéressés, le capitaine Herbaut, chef de l'Organe liquidateur du Vercors, avait fait connaître qu'une décision ministérielle avait suspendu les paiements, mais que le général Doyen, étant donné le bien-fondé de la plupart des réclamations, avait demandé l'autorisation de reprendre les paiements.

Les services de l'E.M. de Lyon avaient d'ailleurs paru un article dans les journaux à ce sujet.

Afin d'être en mesure de répondre à tous ces anciens combattants volontaires, je vous serais très obligé de vouloir bien me faire connaître, dès que possible, la réponse ministérielle à la question posée par votre prédécesseur.

Veuillez agréer, mon Général, l'assurance de ma plus haute considération.

Lyon, le 23 avril 1946.

Le Général de Division de HESDIN
Gouverneur Militaire de Lyon
Commandant la VIII^e Région
à Monsieur le Président
de l'Amicale des Pionniers et Combattants
Volontaires du Vercors

Monsieur,

En réponse à votre lettre du 29 mars 1946, j'ai l'honneur de vous faire connaître qu'avant la libération du territoire, il n'existait pas de tarif de solde pour les membres des Forces Françaises de l'Intérieur.

Les chefs de la Résistance recevaient des fonds provenant soit de parachutages, soit de réquisitions. Ces fonds étaient utilisés pour la nourriture, l'entretien, et éventuellement, la rémunération des hommes placés sous leurs ordres.

Suivant les instructions ministérielles reçues, aucun rappel de solde ne peut être payé par le budget de la guerre, aux membres des Forces Françaises de l'Intérieur pour la période antérieure à leur incorporation dans une unité régulièrement constituée.

Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations distinguées.

Le lieutenant-colonel Pasteur
Sous-chef d'E.M. de la VIII^e Région
Signé : PASTEUR.

On constate que la lettre du général de Hesdin ne répond pas à la question posée.

Après la Libération, des soldes dues pour le temps passé au maquis ont été régulièrement et officiellement payées. Récemment encore, au II^e Régiment de Cuirassiers, cette épineuse question a reçu une solution définitive donnant satisfaction aux anciens du maquis.

Il ne peut y avoir deux poids et deux mesures. Le général Doyen ayant publiquement reconnu le bien-fondé de la plupart des réclamations, a soumis l'affaire au ministre. Ce que nous demandons, c'est la réponse du ministre et non un récit de ce qui se passait dans le maquis. Cela nous le savons mieux que quiconque.

L'E.M. de Lyon paraît vouloir éluder la question, nous nous adresserons directement au ministre.

De nombreux camarades s'adressent actuellement soit à la Permanence du Bureau Central, soit à l'ancien Bureau Vercors du boulevard Gambetta, dans l'espoir d'obtenir encore le paiement du congé de solde dû aux anciens F.F.I. libérés entre le 1-9-44 et le 16 juillet 1945.

Voici la réponse faite le 5 mars 1946 à l'un des ayants-droit :

Lyon, le 5 mars 1946.

Le Commandant administrateur LEVITE
Commandant la C.A.T. de Lyon

à Monsieur X...

J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre par laquelle vous sollicitez le paiement de un ou deux mois de solde F.F.I.

J'ai le regret de vous informer qu'en application de la C.M. 014-1-5-S INT du 20-12-1945, notifiée le 10 janvier 1946, les demandes déposées après le 31 décembre 1945 ne peuvent plus être acceptées.

Notre Amicale se basant sur le fait que la plupart des intéressés n'ont jamais eu connaissance des circulaires, va demander au Ministre de vouloir bien reporter au 1^{er} juillet 1946 la date limite du dépôt de ces demandes.

Les réunions du Bureau Central et des diverses Commissions nécessitent pour certains camarades des déplacements fréquents qui ne peuvent être laissés plus longtemps à leur charge.

Le Bureau Central, appliquant la décision de l'Assemblée générale du 3 février 46, a fixé comme suit les indemnités de déplacement : Il sera attribué à l'intéressé une indemnité correspondant aux frais de transport occasionnés par son déplacement plus le prix d'un repas pour ceux qui sont obligés de le prendre à l'extérieur.

Les bénéficiaires doivent faire noter leurs frais par le permanent, à l'issue de chaque réunion.

Il n'est pas alloué d'indemnité pour un déplacement inférieur à 5 km.



De nombreux camarades sans travail viennent nous solliciter pour leur trouver un emploi. Malheureusement, fort peu de sections ont répondu à notre appel renouvelé dans une toute dernière circulaire et il ne nous est pas possible de donner satisfaction à tous ces camarades comme nous aimerions le faire.

Envoyez à la Permanence des adresses de personnes ou d'entreprises susceptibles d'embaucher du personnel.

Cherchez autour de vous. C'est un geste de solidarité.

SECTIONS ! répondez rapidement lorsque le Bureau Central vous demande des renseignements urgents. La négligence de certaines sections à répondre est préjudiciable à la bonne marche et aux intérêts de l'Amicale.

Les sections qui ont besoin de cartes de « membres actifs » peuvent en retirer à la Permanence. Mais attention, pas de gaspillage ! Le stock dont nous disposons est très limité.

Une nouvelle commande d'insignes a été faite. Les sections seront avisées dès réception de la commande.

HISTORIQUE

DE LA ZONE NORD DU VERCORS

27 novembre 1942 ! Jour parmi les plus tristes de l'histoire de notre pays ! Une armée livrée à l'ennemi sans combats, avec armes, matériel, équipements, par un gouvernement asservi !

Heureusement, l'obéissance à ces mesures n'est pas aussi veule, ni le renoncement aussi complet qu'une presse contrôlée veut bien le laisser croire, et déjà, dans l'ombre, la résistance s'organise.

Sous l'énergique impulsion du chef de bataillon de Reynies, dernier commandant du 6^e B. C.A. dissous, un sous-officier de grande classe, l'adjudant-chef Chabal, du même bataillon, réussit rapidement à regrouper certains de ses anciens chasseurs. Ils s'installent dès le début de 1943 dans ces montagnes du Vercors dont les forêts profondes leur forment un écran protecteur. Près d'eux, d'autres groupes, animés d'un même idéal, provenant d'autres éléments ou de réfractaires au Service du Travail obligatoire viennent bientôt grossir les effectifs.

Quatre camps sont organisés dans la zone nord du Vercors (zone située au nord de la Bourne). Ils se tiennent dans les chalets, les cabanes forestières, obligés à des déplacements fréquents, car Italiens d'abord, Allemands ensuite, trop bien renseignés, ne laissent que peu de répit.

L'année 1943 s'écoule ainsi. Le débarquement tant espéré ne se produit toujours pas, mais malgré la déception de tous et l'approche d'un hiver qui promet d'être rude, le moral se maintient aussi haut.

Au début de 1944 un nouveau camp se constitue. Une S.E.S. du 159^e R.I.A., répondant à l'appel de son ancien chef, le capitaine Costa de Beauregard, l'un des pionniers de la Résistance au Vercors rejoint la région d'Autrans et prend le maquis à la baraque de Barbuisson.

Et sans arrêt se multiplient les coups de mains contre l'ennemi, lui causant des pertes sensibles, le harcelant au point qu'il doit, pour tenter, vainement d'ailleurs, de se débarrasser de ce danger qu'il sent pla-

ner sur lui, monter de véritables expéditions, telles celles de Malleval, du Rosset ou de St-Julien.

Le 6 juin arrive, avec tout ce qu'il représente pour les éléments sains du pays, de joie et

par Paul BRISSAC.

d'espérance. En même temps la résistance entre dans la phase ouverte.

Dès le 9 juin, le lieutenant-colonel Huet, nommé peu avant au commandement en chef des Forces du Vercors, lance l'ordre de mobilisation des unités devant opérer sur le plateau. Aux éléments déjà en place, c'est-à-dire aux camps de la zone nord,

groupés sous le commandement de l'un des plus anciens chefs du maquis du Vercors, le capitaine Bordenave, et aux anciens chasseurs du 6^e, groupés sous les ordres de l'adjudant-chef Chabal, se joignent alors deux compagnies de l'A.S., l'une constituée par les groupes francs de la région de Romans réunis sous le commandement du capitaine Jean Prévost (Goderville), l'autre constituée à Grenoble par le capitaine Brisac.

Le 10 juin dans la matinée, le Vercors est entièrement verrouillé et s'appête à recevoir l'assaut ennemi que chacun sent imminent. Comment les Allemands pourraient-ils, en effet, tolérer à quelques kilomètres de Grenoble, dominant directe-



Pas de lit, pas d'assiette en faïence; une mesure, toujours sur le qui-vive! Quelle vie de chien! Peut-être, Mais on sait pourquoi on est là

ment Seyssins où ils possèdent bureaux et Etats-Majors, la présence de forces soi-disant « dissidentes » ?

Trois jours après, effectivement, vers 9 heures du matin, l'attaque se déclenche dans la trouée de St-Nizier tenue par les Compagnies Goderville et Brisac.

Les Allemands ont l'avantage du nombre (400 au moins contre 250), de l'armement, l'habitude du combat et nos volontaires, composés pour la plus grande part de jeunes gens maniant le fusil et la mitrailleuse depuis trois jours seulement, doivent

combler ces infériorités par leur ardeur et leur courage. Ils ne s'en font pas faute !

Le combat dure jusqu'au soir où l'arrivée de la section Chabal qui contre-attaque vigoureusement rétablit une situation un instant compromise. A l'issue de cette première rencontre le bataillon naissant a la satisfaction d'avoir arrêté l'ennemi devant ses positions et obligé à une retraite complète.

Hélas ! Il n'accepte pas cet échec. La position de St-Nizier est tellement capitale pour lui qu'il réattaque le surlendemain; mais cette fois, il y met le prix.

1.000 à 1.200 hommes, tant Allemands que miliciens, sont jetés dans la lutte, soutenus par des mortiers et de l'artillerie déployés en abondance. La lutte se présente trop inégale. Après avoir résisté pendant plus de 5 heures, les nôtres sont enfoncés et doivent se replier derrière les gorges de la Bourne et la forêt de Corrençon où l'ennemi n'ose pas les poursuivre.

alors commence une riposte moins mouvementée, mais active cependant, toute d'organisation et d'instruction. Il s'agit de donner à cette jeunesse toute animée du même esprit, de la même foi dans le succès de la mission qu'elle s'est donnée, mais diverse cependant par l'origine et la formation militaire, les caractéristiques d'une troupe aguerrie.

L'équipement est nul ; l'armement n'existe que dans la mesure où les parachutages alliés l'assurent, mais partout, à Herbouilly, à St-Julien, à Méaudre, l'instruction est poussée à fond.

Le 13 juillet, la jeune troupe reçoit la consécration de ses efforts en redevenant officiellement 6^e B.C.A. Le nouveau bataillon groupe sous l'autorité du commandant Costa de Beauregard (Durieu) les unités suivantes :

Première Compagnie : Capitaine Bordenave (Dufau).

Deuxième Compagnie : Lieutenant Chabal.

Troisième Compagnie : Capitaine Brisac.

Quatrième Compagnie : Capitaine Jean Prévost (Goderville).

Le répit, hélas ! est de courte durée. A partir du 14 juillet, de nombreux mouvements de troupes sont signalés à toutes les lisières du plateau. Plusieurs civils dévoués de la région de St-Nizier passent les lignes pour venir nous prévenir des travaux d'organisation importants que les Allemands poussent aux alentours de cette localité. Le tunnel d'Engins saute peu après et chaque jour deviennent plus pénibles les communications avec l'extérieur du plateau.

Le 21 juillet au matin, la grande attaque se déclenche.

Au sud, c'est Vassieux où ils débarquent leurs éléments aéroportés qui devient le théâtre de leurs atrocités.

Dans la zone nord. C'est par la brèche de St-Nizier, à travers la vallée de Lans et Villard que l'ennemi exerce sa pression. Il cherche à progresser à la fois vers l'ouest en direction de Méaudre et vers le sud en direction des bois de Corrençon en

vue d'atteindre directement St-Julien, St-Martin et le cœur même du Vercors. Le 6^e assure presque seul la défense de cette zone, installé sur la ligne de crêtes séparant la vallée Lans-Villard de la vallée Autrans-Méaudre puis dans la forêt de Corrençon, depuis le carrefour des Jarrands jusqu'aux barres rocheuses dominant le Trièves. Plus de 30 km. de front pour un effectif de 700 à 800 hommes.

La 1^{re} Compagnie, une de ses sections durement accrochée dès le début de la matinée au col de la Croix-Perrin, y résiste jusque dans l'après-midi. Elle ne se replie que presque entièrement encerclée et après avoir subi de lourdes pertes. Une section de la 3^e Compagnie, prise à partie à la Roche-Pointue, doit également vers midi se replier sur les Jarrands. Mais c'est dans le secteur de Valchevrière-Herbouilly, tenu par les 2^e et 3^e Compagnies, groupés sous le commandement du capitaine Prévost, que l'assaillant développe son maximum d'efforts.

Trois jours durant il renouvelle ses poussées, engageant constamment les nouveaux effectifs que lui permettent les deux divisions et demi qu'il a lancées dans l'opération. Le lieutenant Chabal, entièrement encerclé, est tué l'arme à la main, face à l'ennemi, au milieu de ses chasseurs, après une résistance désespérée.

Au soir du 23 juillet, leurs lignes complètement enfoncées, les défenseurs du Vercors se voient réduits à se disperser dans les bois et à reprendre la vie qui était la leur avant le 9 juin, mais des conditions matérielles beaucoup plus dures, le ravitaillement rendu presque impossible par l'ennemi qui, cette fois occupe le plateau en permanence, patrouillant de toutes parts, brûlant fermes et granges. Le 6^e, réfugié dans les bois et les rochers, déjoue toutes les tentatives ennemies ; bien plus, il manifeste son esprit d'offensive par de fréquentes embuscades qui démoralisent l'occupant, lui causent des pertes sensibles. Ses éléments parviennent, au prix de combien d'efforts, à maintenir une liaison entre eux.

L'épreuve dure près d'un mois

Le 22 août, sa présence n'étant plus nécessaire sur le plateau que les Allemands ont évacué, le Bataillon, rattaché au Groupement Chabert, descend sur St-Gervais pour garder les routes bordant l'Isère par lesquelles pourrait s'effectuer un pli ennemi. De là, le poursui-

vant dans sa retraite par Roybon, Beaurepaire où la 1^{re} Compagnie lui livre un combat inégal, il a l'honneur de contribuer à la libération de Lyon où il entre triomphalement le 3 septembre au matin.

Cinq jours plus tard, il réintègrera son ancienne garnison aux acclamations de la population.

C'en est fini de sa période d'existence « illégale ».

Huit officiers, quinze sous-officiers, cent cinquante-huit caporaux et chasseurs tués au combat ou massacrés avec les raffinements de cruauté caractérisant les méthodes nazies sont un gage suffisant que le nouveau 6^e ne le cédera en rien à l'ancien, celui de la Grande Guerre et de Narvik. Il saura maintenir fermement les traditions des Chasseurs et la gloire de son aîné.



ANECDOTE

Mohamed compte à l'effectif de l'Escadron du capitaine Baugnaud.

Le 2 août 1944, il arrive avec son chef et ses camarades audessus de St-Laurent-en-Royans. Ils crevent de faim. Depuis trois jours ils n'ont pas mangé. Il ne saurait être question de descendre dans la plaine, car le boche est là, menaçant la population des pires représailles.

Mohamed et deux de ses camarades cachent leurs armes et descendent. Ils se débrouillent très bien. Il suffit d'écouter Mohamed.

« J'i cache lis camarades, j'i frappe la porte l'paysan, j'i demande : t'a pas a mangi por lis zarabes di Vercors. L'paysan demande : combien qu'ti sont ? J'i répons : j'i sont trois. L'paysan donne a mangi por trois. J'i r'commence la même chose trois fois la journée. Mais j'i jamais assez mangi. Alors moi c'est plus malin, j'i frappe la porte l'aut' paysan et j'i demande : t'a pas a mangi por lis zarabes di Vercors. L'paysan qui dit : combien qu'ti sont ? j'i répons : j'i sont dix. Alors j'i bien mangi. Après, j'i toujours faire comme ça, j'i grossis. »

Vie et Couzziez des Sections

SECTION DE FONTAINE-SASSENAGE

C'est le 14 novembre 1944 que la section de Fontaine-Sassenage a vu sa formation et depuis elle tient régulièrement ses réunions mensuelles le premier vendredi de chaque mois, sans compter ses réunions mensuelles le premier vendredi de chaque mois, sans compter ses réuniions extraordinaires, toutes suivies régulièrement par de nombreux camarades, et où les liens d'amitié qui nous unissaient au temps du Maquis restent dans leur intégralité et où la devise de « Un pour tous, tous pour un » n'est pas un vain mot.

Notre section compte actuellement plus de 100 membres.

La section se met à l'œuvre chaque fois que cela est nécessaire et prend position à chaque occasion pour ne pas laisser attaquer la Résistance.

Dans sa réunion du 21 août, elle élève une protestation indignée contre les grâces massives accordées aux miliciens et collaborateurs condamnés par les Cours de Justice.

Le 9 juin une délégation importante se rend à Romans pour une

manifestation à l'occasion de la remise du fanion à cette section. Elle assiste également aux manifestations du 6 juin à St-Nizier et du 5 août à Vassieux.

Elle participe à de nombreuses manifestations locales, organise de nombreuses fêtes au profit de sa caisse de secours qui, toutes, sont très bien réussies.

La section organise, toujours au bénéfice de la Caisse de secours de l'Amicale, le samedi 10 août, une grande soirée gymnique avec le concours du Corps Gymnique des Sapeurs-Pompiers de Grenoble, de la section féminine de la Grenobloise, d'un groupe acrobatique et du Réveil Fontainois. Le 11 août, grands bals en matinée et soirée. Ces fêtes se dérouleront dans le clos du Restaurant Broche à Fontaine.

Notre section a eu à déplorer la perte de plusieurs de ses membres: les camarades Taddéi Vincent, mort au cours des opérations 1945; Sabat Louis, tué accidentellement; Garampon Roger, décédé des suites de maladie et Allotto Hugues, décédé au Sanatorium de La Tronche.

Dans sa réunion du 7 décembre 1945, il a été procédé au renouvellement du bureau, qui est ainsi composé:

Président: Demeure Abel, rue des Alpes; vice-président: Dr Baudry Georges, avenue Général-de-Gaulle; secrétaire: Delhomme Georges, 54, rue Jean-Pain; secrétaire adjoint: Aimard Roger, 5, rue Gabriel-Péri; trésorier: Fraisse Marcel, 18, rue Marx-Dormoy; trésorier adjoint: Biava Maximin, 37, rue Jean-Pain.

Commissaires: Calvette Denis, 2 bis, chemin des Pourettes; Régaldo Noël, 9, rue de Saint-Nizier. Pour Sassenage: Rossetti Gaston, cafetier, Sassenage.

Porte-fanion: Chadet Louis, 85, cours Jean-Jaurès.

Le siège de la section au café Goffi, avenue Aristide-Briand à Fontaine.

RECHERCHE DE DISPARU

La section de Fontaine-Sassenage demande aux camarades qui auraient connu **FINET Robert**, disparu de la Cie Brissac après St-Nizier et qui aurait été revu pour la dernière fois à St-Martin (courant juillet), d'envoyer les renseignements à la section Fontaine-Sassenage, café Goffi à Fontaine.

ANECDOTES

Fin juillet 1944, au hameau du Rousset, dans le Vercors où règne la terreur deux jeunes maquisards affamés viennent d'être arrêtés.

En présence d'un paysan de l'endroit et de nombreux soldats allemands, ils sont interrogés par le chef de la Gestapo et par deux SS français.

Le chef de la Gestapo, un traître, les rudoie et les fouille. Les malheureux ne sont pas riches: on découvre en tout 50 fr. dans leurs poches. Un des deux SS, impeccablement habillé, s'adresse aux deux prisonniers: « Alors, toujours aussi fauchés dans le maquis! » A quoi un jeune maquisard répond: « Tu t'imagines que nous touchons comme toi 7.000 fr. par mois pour faire ce que tu fais; tu ne brillais pas autant lorsque tu étais dans le maquis. »

Il n'était pas nécessaire d'être aussi fier pour être fusillé à cette époque-là.

Après le 9 juin 1944, le Vercors est fermé. On n'y entre pas on n'en sort pas à volonté. Cette fermeture occasionne de petites complications. Elle gêne les uns; elle fait plaisir à d'autres.

Sur la route du Rousset, côté Die, une section commandée par un abbé, maquisard enragé qui trouvera une mort glorieuse, a établi un barrage et contrôle les entrées et sorties.

Passe un capitaine bien connu, qui rentre d'une mission au cours de laquelle il a fait un crochet pour embrasser son épouse. Les guerriers, que diable, ne sont pas en bois!...

Ce capitaine s'appelle Pêcheur mais il n'est connu que sous le pseudonyme de « Gibier »; il bavarde deux minutes et s'en va. Il n'a pas fait vingt mètres que,

se souvenant des tendres entretiens de la nuit précédente, il s'arrête et cri à l'abbé:

— Dites donc, si ma femme s'amène par là pour monter au Vercors, vous la refoulez sans pitié, les femmes n'ont rien à faire là-haut.

— Entendu! répond l'abbé, en principe peu partisan des femmes. Si Mme Gibier se présente je lui ferai faire un demi-tour réglementaire.

— Non, par Mme Gibier, mais Mme Pêcheur crie le capitaine, qui oublie que sa femme n'a pas comme lui, au moins deux identités.

— Bon, répond l'abbé, va pour Mme Pêcheur.

Comme il est discret et discipliné, il ne se croit pas autorisé à demander d'explications au capitaine, mais il ne peut s'empêcher de grogner: « Ces maquisards! deux femmes, comme si une seule ne suffisait pas. »

CEUX QUI PIEUSEMENT SONT MORTS POUR LA PATRIE...

On a l'habitude de célébrer l'héroïsme de ceux qui sont tombés pendant les combats de juin et juillet 1944 et les engagements de la Libération. Pourtant, dans cet hommage, on oublie ceux qui sont tombés avant cette période. Eux aussi, ont mené le bon combat ! Eux aussi ont lutté, et parfois, ce fut une lutte plus sourde et plus âpre et leur disparition prématurée les empêcha de donner la mesure de leur valeur.

Le souvenir de ces méconnus ne devait pas périr ; cela ne se devait pas et ce sera la raison de cet article.

Chaque année, au mois de mars, les Anciens du C5 voient se rapprocher une date qui, pour eux, est bien douloureuse dans l'histoire de leur camp.

Le 9 mars 1944, disparaissaient quatre de leurs camarades : le lieutenant Ruettard, chef de la zone nord du Vercors ; le lieutenant Billeke, dit Dupuys, chef du C5 ; les volontaires Priant (Fils) et Broyer (Marco), tous quatre fusillés par les Allemands.

Comment cela se déroula-t-il ? En février 1944, les camps du Vercors vivant dans un état d'alerte permanent, surtout après la tragédie de Mallevall, il fut décidé que les camps C3 et C5 descendraient dans la plaine pour être en sécurité. Le C3 gagnerait la Forteresse, tandis que le C5 cantonnerait à l'Albenc, pays de notre camarade Jacquet — aujourd'hui disparu — où nous disposions de solides complications. Ainsi fut fait. Le 3 mars le C5 quittait la baraque forestière des Feuilles, près de Méaudre et dans 1 m. 50 de neige, passait le col du Pertuisson. Avec la neige fraîche, les sacs bourrés de ravitaillement, sans oublier les armes et les munitions, je puis vous assurer que ce ne fut pas une sinécure. Enfin, le déménagement se faisait à bon escient, l'alerte prévue devait bien se produire. Escomptée dans la région de Méaudre-Autrans, où se tenaient les camps de la zone nord du Vercors, les Allemands attaquèrent plus au sud. Le 18 mars, un bataillon boche attaquait St-Julien-en-Ver-

cors et le P.C. régional du colonel Bayard où 6 maquisards furent tués.

A l'Albenc, une fois à destination, une moitié du camp fut répartie dans les fermes, chez les propriétaires sympathisants de l'endroit, tandis que le reste allait s'installer dans une ferme abandonnée, près de Murinais.

Comme nous avions laissé à Méaudre beaucoup de matériel, entre autre du ravitaillement (matériel de cuisine, couvertures, etc...), Billeke et Ruettard décidèrent de remonter sur le plateau avec la camionnette du camp. Fils et Marco étaient du voyage, Fils en qualité de chauffeur, accompagné de Marco, son inséparable compagnon.

Le 9, au petit matin, l'expédition prenait la route et gagnait le Vercors en passant par les Gorges de la Bouanne. Malheureusement, à Pont-en-Royans ils tombèrent sur un fort contingent de boches cherchant des terroristes. Tombant sur les Allemands à l'improviste, ils ne purent se détourner ; foncer, il n'y fallait pas songer. Ils y allèrent au culot. Le plus tranquillement du monde, ils montrèrent leurs papiers, mais malheureusement, un soldat boche, en fouillant la camionnette, découvrit un revolver mal caché.

Démasqués, la cause était désormais entendue. Conscients de leur sort, ils ne tremblèrent pas. Arrêtés, ils furent battus. Ils furent fusillés à Beauregard-Barret, près de Romans, où on devait retrouver leurs corps ligotés deux par deux et ayant subi de nombreux sévices.

Vous jugerez facilement de la légitime émotion qui s'empara du camp à l'annonce de cette affreuse nouvelle, d'autant plus que tous quatre étaient très estimés.

Le souvenir de leur fin tragique ne devait pas nous quitter. Il devait être pour nous un exemple et une leçon. Les venger fut désormais notre seule ligne de conduite.

Les combats de juin et juillet 1944 allaient nous en donner

l'occasion et par deux fois, à la Croix-Perrin et au Pont de Valchevrière, les boches en firent la cruelle expérience.

Actuellement, nos quatre camarades reposent au cimetière de Romans, où j'espère que la section locale aura à cœur de rendre une visite fréquente à ces pionniers, à ces combattants héroïques qui sont morts pour que triomphe la cause de la Liberté et pour que vive la France.

JASSERAND.

INSIGNES F.F.I.

La Commission Départementale du C.D.L.N. de l'Isère doit prochainement cesser la distribution des insignes F.F.I.

Les Combattants F.F.I. du Vercors qui voudraient en bénéficier sont priés d'adresser leur demande à la Permanence, 1, rue de la Liberté à Grenoble, avec les renseignements suivants :

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Groupe d'appartenance :

Nom du chef de groupe, grade et fonction :

N° de la carte F.F.I. :

Nom du signataire de la carte :

A défaut de la carte F.F.I., fournir une attestation du chef de la formation d'appartenance.

La Permanence transmettra les demandes et retirera les insignes.

Joindre à la demande la somme minima de 10 francs.

Il est d'usage d'y ajouter un don pour les œuvres sociales de l'Armée.

Voici quelques définitions découvertes dans un journal. Soucieux d'accroître à toutes occasions la culture des lecteurs, nous ne résistons pas au plaisir de leur les faire connaître.

EPURATION : Sorte de jeu analogue à celui de pile ou face.

FINANCES : Administration qui néglige les centimes, surveille les francs, discute les millions et laisse échapper les milliards.

RAVITAILLEMENT : Administration qui n'aurait plus de raison d'être si les citoyens avaient de quoi manger, et qui, en conséquence, fait en sorte que cela ne se produise pas.

Liste

DES MEMBRES DE L'AMICALE

SECTION DE GRENOBLE (Suite)

- CHARLON Gérard, C., 6° B.C.A., Cie Brissac.
- COMTET Paul, P., C3 puis 6° B.C.A.
- CHALVIN Roger, P., C3, puis 6° B.C.A.
- CHAPON Marcel, P., C3, puis 6° B.C.A.
- CONDAMIN Claude, P., C3, puis 6° B.C.A.
- COCAT Henri, P., agent recruteur, puis Cie Brissac.
- COULON Augustin, P., Groupe Germain, puis Cie Brissac.
- CAVAZ Marcel, P., S.R. depuis mai 1943.
- CELESTIN Léon, P., F.T., Camp 7.
- CAMPIGLIO Charles, P., Groupe civil Villard-de-Lans, Capitaine Goderville.
- CLET Georges, P., Résistance, arrêté et transporté à Turin.
- CASTAGNOLI René, P., C5, puis 6° B.C.A.
- CHOMAT Félicien, P., Gr. Thivollet, Ravitaillement du Plateau.
- COMMENGE Pierre Jean, P., C8, puis Cie Brissac.
- CHEMIN Henri, P., C3, puis 6° B.C.A.
- CASSERES Bégnino, P., C3, puis 6° B.C.A.
- CHIOSO née Baron Marie Eugénie, M. P., mère du volontaire Chioso Jean, sergent 6° B.C.A., mort à la Rivière.
- CANOVA Joseph, M. P., père du volontaire Canova Henri, fusillé par les Boches à St-Barthélemy-du-Guâ.
- CLERC Pierre, C, Cie Brissac.
- DENTELLA Marin, P., F.T., S.R. puis Cie Brissac.
- DUFOUR Charles, P., C3 puis 6° B.C.A.
- DI MARIA Fernand, P., F.T., S.R. puis Cie Brissac.
- DANIEL Julien, P., Groupe Germain, puis Cie Brissac.
- DUMAS Marcel, P., S.R., Ravitaillement.
- DREVET Jean, P., Vercors, puis Cie Chabal.
- DE HARO François, P., C3, puis 6° B.C.A.
- DOYON Marcel, C., 6° B.C.A., Cie Brissac.
- DESHIERE Paul, P., F.T., diffusion du journal, arrêté, déporté.
- DORE Aimé, P., G.F. Bob.
- DUCLOT Jules, C., Recrutement, Cie Fayard.
- DESHIERE Hélène, P., agent de liaison et diffusion des journaux.
- Fraisse René, P., F.T., arrêté par Italiens, emprisonné à Turin, puis Vercors.
- FAYEN Maurice, P., F.T. puis Cie Brissac, 6° B.C.A.
- FISCHER Raymond, C., Génie du Vercors (capitaine Gibon).
- FARGES Yves, P., préparation Maquis des Alpes.
- FERET Claude, P., C3, puis 6° B.C.A.
- FERRI Jules, P., F. T., puis 6° B.C.A.
- FERRAFIAT Alexandre, M.P. pour son fils fusillé à Autrans.
- FAISY Jacques, P., C1, puis 6° B.C.A.
- FRETTY Albert, P., C3, puis 6° B.C.A.
- FERRARI René, P., Equipes Civiles St-Nizier puis Cie Brissac.
- FRIDMAN Albert (Lapin), P., Cie Duffau, C3 puis C5.

(A suivre).

SECTIONS ENVOYEZ-NOUS DES ÉLÉMENTS POUR LE BULLETIN,
C'EST AINSI QU'IL SERA VÉRITABLEMENT LE PIONNIER DU VERCORS.



Le MAQUIS, ce n'était pas précisément une vie facile en hiver !

